Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 12

Artikel: La petite reine : [suite]
Autor: Moléri
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-184229

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

et de la rue Centrale, il était tout naturel d'apporter à cette partie de la ville des améliorations dignes du nouvel état de choses. Un chemin fort pratiquable conduit maintenant de la ville à la gare, en passant sous les arcades du pont Pichard, dont la plupart sont décorées par les dépôts fort pittoresques de diverses industries. Mais le voyageur remarque tout particulièrement un escalier en demi-lune, récemment édifié, et au bord duquel le mur longeant la rue de Pépinet vient aboutir et donner à l'ensemble l'aspect original d'une cuillère à soupe.

Autour de l'escalier, la chaussée a été sensiblement relevée et forme une pente douce que tous les piétons choisissent de préférence et de laquelle ils peuvent à leur aise contempler la nouvelle construction, qui est plutôt un ornement.

La chaussée si commode qui suit le bord de l'escalier, conçue avec beaucoup de sagesse, nous rappelle la prudence de cet homme de Cossonay qui avait pratiqué dans la porte du galetas un grand trou pour sa chatte et, tout à côté, un trou plus petit pour ses petits chats.

En effet, la chaussée n'est-elle pas le grand trou, l'escalier le petit?...

Quelques demoiselles, avides de science, demandèrent dernièrement l'autorisation de visiter l'observatoire de Genève. Un jeune docteur accompagnait ces dames par une belle soirée d'été. Le directeur de l'établissement fut très réjoui de cette visite. Il pria la plus belle de ces demoiselles de s'approcher du télescope; c'est le moment, disait-il, le plus propice pour voir Jupiter. Ce n'était qu'un cri d'admiration, quelle immensité disait la demoiselle. Une seconde regarda moins longtemps; c'était très beau, très curieux. Une troisième trouve magnifique. Enfin le jeune docteur regarde à son tour; il ne voit rien du tout. Sur l'observation qu'il en fait au directeur, celui-ci l'engage à regarder une seconde fois.

— Je ne vois absolument rien.

— Mille excuses, reprit le directeur en examinant l'instrument, j'ai oublié d'ouvrir le télescope.

Une fameuse sauce.

Un restaurateur de Lausanne avait préparé un plat d'escargots nageant dans une certaine sauce dont l'odeur provoquait tous les estomacs du café.

Au moment de servir et quand le garçon se disposait à placer le plat sur la table, le patron arrive, et s'adressant aux convives, mais de manière à être entendu de tous les habitués :

— Ne touchez pas à la sauce, messieurs, dit-il d'un ton sinistre.

— Par exemple ! exclamèrent quatre langues affamées.

— Si vous touchez la sauce avec vos doigts, je ne réponds pas de vos mains, insista le vatel avec opiniâtreté.

— Mais pourquoi ? pourquoi ? demandèrent les gourmets avec anxiété.

— Pourquoi ! c'est que sous prétexte de vous lécher les doigts, vous vous dévoreriez les mains jusqu'au poignet.

Il prit fantaisie à un jeune homme fort simple de se faire photographier. Mais, au moment de poser, il eut une arrière-pensée; il craignit que les parents de la jeune personne à qui il destinait son portrait ne lui défendissent leur maison s'ils le trouvaient par hasard entre les mains de sa bien-aimée. Alors s'adressant très sérieusement au photographe : Monsieur, dit-il, *faites-moi* qu'on ne puisse pas me reconnaître.

LA PETITE REINE

IV

— Charles, dit-elle d'un ton qui passa peu à peu de l'enjouement au sérieux, prêtez-moi toute votre attention.

— J'écoute et je regarde.

Odette posa le doigt successivement sur trois cartes :

— Comment nommez-vous ces figures ?

— Je n'ai point oublié que ce sont des varlets appelés Renaud, Ogier, Lancelot.

— Eh bien, vous voyez dans ces varlets trois preux chevaliers qui ne demandent qu'à verser tout leur sang pour l'honneur de votre couronne.

Charles parut devenir pensif ; il répéta machinalement :

— Pour l'honneur de ma couronne... tout leur sang... dis-moi leurs noms.

— Olivier de Clisson... Tanneguy-Duchâtel... Thomas de Courteheuse...

— Oui... oui... ceux-là m'aiment et me sont fidèles... Ils ont combattu plus d'une fois à mes côtés...

Odette s'animait à mesure qu'elle voyait poindre dans les réponses et dans l'attitude du roi les premiers symtômes d'un retour à la raison.

— Et ils sont tous prêts à vous suivre encore, sire, le jour où, l'oriflamme dans une main, l'épée dans l'autre, vous courez sus aux Anglais qui désolent et ruinent notre belle France.

Le regard de Charles étincela :

— Les Anglais! nous les battrons. La France ! nous la délivrerons. Montjoie, Saint-Denis ! à moi, mes braves chevaliers !

Mais ce ne fut qu'un éclair. Charles se mit à examiner tranquillement les cartes.

— Et ce quatrième varlet? Tu ne m'as pas dit qui il représente.

— Ce varlet?...

Odette hésita; cette question, qu'elle avait provoquée en ne parlant que de trois varlets, elle l'attendait pour frapper directement un grand coup ; mais si elle allait ne pas réussir ?

— Ce varlet...

— Eh bien ?

— C'est le duc de Bourgogne...

— Mon cousin, Jean-sans-Peur ?

— Le meurtrier du duc d'Orléans...

— De mon frère... de mon malheureux frère...

— Dont le sang crie : Justice !

— Justice !

— Et regardez, Charles, regardez cette autre carte.

— C'est Charlemagne.

— C'est le roi, c'est vous.

Charles poussa un profond soupir.

— Charlemagne, dit-il, avec tristesse, gouvernait le monde... et... tu vois ce que je suis.

Le roi comprenait sa situation : pour cette fois encore il était sauvé.

Odette répliqua vivement :

— Charlemagne gouvernait le monde parce qu'il avait pour première vertu la justice... Vous serez juste comme Charlemagne.

— Oui, je veux l'être, je le serai, s'écria d'une voix forte le roi qui, se redressant de toute sa hauteur et le regard assuré, semblait s'être tout à coup transformé, oui, avant tout la justice : j'ordonnerai qu'on assemble mon conseil dans la salle du trône ; là, revêtu de mes habits royaux, je ferai comparaître la veuve et les enfants du duc d'Orléans ; j'écouterai leur requête et je prononcerai, moi le roi.

Odette, joyeuse d'avoir réussi, saisit la main du roi et la porta à ses lèvres.

Charles, désignant à son tour une carte placée près de celle qui représentait Charlemagne :

— Tu ne m'as pas encore, reprit-il, parlé de cette dame dont les yeux bienveillants semblent s'attacher sur Charlemagne avec une tendre sollicitude.

— Cette dame, répondit Odette, c'est la reine Isabeau...

— Tu te trompes : C'est Odette.

— Sire...

— C'est Odette, l'ange gardien, la providence du roi... C'est Odette qui sait si bien réveiller en lui la raison qui s'éteint et le courage qui meurt... C'est Odette qui n'est point la reine, mais qui en remplit noblement la tâche et le devoir.

Le roi avait recouvré toute sa raison.

L'audience promise à la veuve du duc d'Orléans fut maintenue, au grand déplaisir de Madame Isabeau.

Quelques heures plus tard se réunissaient, dans la chambre de parade, la reine, les conseillers de la couronne, le connétable et les grands officiers de la maison du roi.

La reine était soucieuse. Alliée secrète du duc de Bourgogne, elle avait mis en œuvre toutes les ressources de sa perverse imagination pour empêcher ou pour faire au moins ajourner encore cette audience. Habile à mettre en scène de fausses apparitions qui frappaient d'épouvante l'esprit débile de Charles VI, ou à provoquer chez lui des irritations poussées graduellement jusqu'à la fureur, elle savait faire éclater à propos ces crises violentes à la suite desquelles le roi retombait pour plus ou moins de temps en démence. Mais cette fois, le succès lui avait échappé et ce qui augmentait son dépit, c'était qu'elle devait cet échec à Odette. Une haine implacable fermentait dans son cœur contre cette jeune fille amenée par elle-même auprès du roi malade, et dont les services étaient loin de répondre à ce qu'elle avait espéré.

Isabeau était donc en ce moment soucieuse ; car elle comprenait la nécessité de se débarrasser au plus tôt de l'obstacle qui lui barrait la route, et elle ne se dissimulait point les difficultés qu'elle aurait à surmonter pour y réussir. En promenant son regard sur tous ces puissants seigneurs réunis autour du trône, elle avait la mortification d'y rencontrer peu de partisans, tandis qu'elle ne reconnaissait dans le plus grand nombre que des admirateurs de la petite reine.

Le roi parut, précédé de ses pages ; il avait à sa droite Fréron dont le secours pouvait être à tout instant nécessaire ; sa main gauche était appuyée sur le bras d'Odette. Charles avait exigé la présence de la bienfaisante fée qui lui avait rendu le pouvoir d'excercer ses prérogatives royales.

— Il ne lui manque plus que de donner à cette servante une place sur le trône ! pensa Isabeau en jetant un regard farouche sur Odette.

Chacun des assistants prit la place à laquelle lui donnait droit son titre ou ses fonctions, suivant l'étiquette du temps. Par une exception dont on ne connaissait point d'exemple, Charles fit placer près de lui, sur un des degrés du trône, Odette, confuse de cet honneur réservé aux princes et aux princesses.

Sur un signe du roi, un page alla soulever la tapisserie d'une portière. Aussitôt on vit entrer dans la salle une femme vêtue de longs habits de deuil, et tenant de chaque main un enfant : c'était Valentine, la veuve du duc d'Orléans, amenant ses deux fils, Charles et Jean, comme elle vêtus de deuil, et le visage plus grave que ne semblait le comporter leur jeune âge. Ils s'avancèrent tous les trois jusqu'au pied du trône ; là, ils se jetèrent à genoux et fondirent en larmes.

Il n'y eut pas, dans l'assistance, une âme, si ce n'est celle d'Isabeau, qui ne se sentît profondément navrée au spectacle de cette grande affliction. (*A suivre.*)

Joseph Autran, poëte de grand mérite et membre de l'Académie française, est mort récemment à Paris. Nous ne pouvons nous empêcher de mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques passages d'une lettre qu'Alexandre Dumas fils vient d'adresser à Mme Autran, à l'occasion de cette triste circonstance. On ne peut exprimer ses sympathies en termes plus délicats et sous une forme plus touchante :

Chère Madame,

Que vous êtes bonne, au milieu d'un aussi grand chagrin, d'avoir eu le courage de m'écrire le mot que je reçois ! Je n'osais pas vous demander de vos nouvelles, et je me représentais la douleur dans laquelle vous deviez être plongée, vous et votre fille !

Oui, ce sera le souvenir de cet être excellent, de ce doux et simple génie, au nom duquel la gloire s'attachera de plus en plus, qui vous consolera peu à peu. Consoler n'est pas le mot ; vous vivrez avec cette mémoire, et le bonheur que vous vous rappellerez sans cesse avoir reçu de lui vous fera oublier le seul chagrin qu'il vous ait fait. Ce qui peut atténuer un peu ce malheur, c'est la pensée qu'il eût pu être plus grand et que lui-même eût pu en souffrir. Si la cécité complète était venue, si la paralysie menaçante était devenue réelle, comme je le craignais pour lui depuis quelque temps, voyez-vous les désespoirs de cet esprit toujours lumineux dans ces ténèbres et dans cette immobilité ! Il est mort sans savoir, sans prévoir, sans voir qu'il mourait ; mort que les dieux se donneraient à eux-mêmes s'ils étaient forcés de mourir. Plaignez-vous, mais ne le plaignez pas !

Vous allez le voir grandissant dans la mémoire et dans le respect des hommes. Les contemporains d'Autran se croyaient en droit de lui rester presque ingrats, parce qu'il était à la fois heureux et modeste ; mais la mort va faire connaître ce que vaut ce poëte qu'Eschyle, Horace et Virgile avaient fait, et qui, avec cette prévision, cette divination des trois poëtes, réunissait son œuvre pour sa mort, qu'il soupçonnait sans doute prochaine, et dont il ne vous parlait pas pour ne pas vous attrister.

Parmi ses amis, personne ne l'aimaient plus que moi. Il avait été le compagnon de ma plus verte jeunesse, et s'associa toujours le premier à mes joies et à mes succès. Enfin, chère Madame, nous pourrions en causer éternellement sans nous lasser, parce que nous l'aimions tous les deux comme il méritait qu'on l'aimât, comme l'aimaient tous ceux qui l'aimaient...

L. Monnet.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY